

Chapitre 49 – Vie et destin de Vassili Grossman

L'abattage du bétail malade demande des préparatifs : il faut transporter le bétail, le rassembler, trouver du personnel qualifié, creuser des fosses. La population aide les autorités à mener les bêtes à l'abattoir, à retrouver celles qui se sont échappées, non par haine pour les veaux et les vaches, mais par instinct de conservation.

De même, quand on procède à un abattage de masse d'êtres humains, la population n'éprouve pas de haine sanguinaire contre les femmes, vieillards et enfants qu'il convient d'exterminer. Aussi est-il indispensable de préparer une campagne d'abattage d'êtres humains d'une façon particulière. L'instinct de conservation, dans ce cas, ne suffit plus, et il est indispensable de faire naître la répulsion et la haine dans la population.

C'est précisément dans une telle atmosphère de répulsion et de haine qu'aurait été préparée et réalisée l'extermination des Juifs d'Ukraine et de Biélorussie. Sur ces mêmes terres, Staline avait en son temps mené la campagne contre les koulaks «en tant que classe », contre les saboteurs, contre la clique trotskiste et boukharinienne, il avait créé et mobilisé la fureur des masses.

L'expérience a montré qu'au cours de telles campagnes, la majeure partie de la population obéit de façon hypnotique aux indications du pouvoir. Une minorité de la population suffit pour créer l'atmosphère de la campagne : cela peut être des crétins idéologisés, des êtres sanguinaires qui se réjouissent et jubilent, cela peut être aussi des hommes qui cherchent à régler des comptes personnels, à voler les affaires ou les appartements, à prendre des postes qui se libèrent. La majorité des gens, tout en étant horrifiée par les exécutions massives, cache son sentiment à ses proches et à soi-même. Ces hommes emplissent les salles où se déroulent les réunions consacrées aux campagnes d'extermination, et si fréquentes que soient les réunions, si vastes que soient les salles, il n'y a presque pas de cas où quelqu'un ait brisé l'unanimité silencieuse. Et plus rares encore, bien sûr, furent ceux qui n'ont pas détourné les yeux en croisant le regard implorant d'un chien supposé être enragé et l'ont caché dans leur propre maison, mettant en danger leur femme et leurs enfants, mais malgré tout il y eut de tels cas.

La première moitié du xxe siècle restera l'époque des grandes découvertes scientifiques, des révolutions, de gigantesques bouleversements sociaux et de deux guerres mondiales.

Mais la première moitié du xxe siècle entrera aussi dans l'histoire de l'humanité comme la période de l'extermination totale d'énormes masses de la population juive, extermination qui s'est fondée sur des théories sociales ou raciales. Le monde actuel le sait avec une discrétion fort compréhensible.

Une des propriétés les plus extraordinaires de la nature humaine qu'ait révélée cette période est la soumission. On a vu d'énormes files d'attente se constituer devant les lieux d'exécution et les victimes elles-mêmes veillaient au bon ordre de ces files. On a vu des mères prévoyantes qui,

sachant qu'il faudrait attendre l'exécution pendant une longue et chaude journée, apportaient des bouteilles d'eau et du pain pour leurs enfants. Des millions d'innocents, pressentant une arrestation prochaine, préparaient un paquet avec du linge et une serviette et faisaient à l'avance leurs adieux. Des millions d'êtres humains ont vécu dans des camps qu'ils avaient construits et qu'ils surveillaient eux-mêmes.

Et ce ne furent pas des dizaines de milliers, ni même des dizaines de millions, mais d'énormes masses humaines qui assistèrent sans broncher à l'extermination des innocents. Mais ils ne furent pas seulement des témoins résignés ; quand il le fallait, ils votaient pour l'extermination, ils marquaient d'un murmure approbateur leur accord avec les assassinats collectifs. Cette extraordinaire soumission des hommes révéla quelque chose de neuf et d'inattendu.

Bien sûr, il y eut la résistance, il y eut le courage et la ténacité des condamnés, il y eut des soulèvements, il y eut des sacrifices, quand, pour sauver un inconnu, des hommes risquaient leur vie et celle de leurs proches. Mais, malgré tout, la soumission massive reste un fait incontestable.

Que nous apprend-elle ? Est-ce un aspect nouveau et surprenant de la nature humaine ? Non, cette soumission nous révèle l'existence d'un nouveau et effroyable moyen d'action sur les hommes. La violence et la contrainte exercées par les systèmes sociaux totalitaires ont été capables de paralyser dans des continents entiers l'esprit de l'homme.

En se mettant au service du fascisme, l'âme de l'homme proclame que l'esclavage, ce mal absolu, porteur de malheur et de mort, est le seul et unique bien. L'homme ne renonce pas aux sentiments humains, mais il proclame que les crimes commis par le fascisme sont une forme supérieure de l'humanisme, il consent à partager les gens en purs et impurs, en dignes et indignes. La volonté de survivre à tout prix a eu pour résultat la compromission de l'âme avec l'instinct.

L'instinct reçoit l'aide de la puissance hypnotique qu'exercent des systèmes idéologiques globaux. Ils appellent à tous les sacrifices, ils invitent à utiliser tous les moyens au nom du but suprême : la grandeur future de la patrie, le progrès mondial, le bonheur de l'humanité, de la nation, d'une classe.

A côté de ces deux premières forces (l'instinct de conservation et la puissance hypnotique des grandes idées), il y en a une troisième : l'effroi provoqué par la violence sans limites qu'exerce un État puissant, par le meurtre érigé en moyen de gouvernement.

La violence exercée par un État totalitaire est si grande qu'elle cesse d'être un moyen pour devenir l'objet d'une adoration quasi mystique et religieuse.

Sinon, comment peut-on expliquer que des penseurs juifs non dépourvus d'intelligence aient pu affirmer qu'il était indispensable de tuer les Juifs pour réaliser le bonheur de l'humanité et qu'ils étaient prêts à conduire leurs propres enfants à l'abattoir, qu'ils étaient prêts à répéter, pour le bonheur de leur patrie, le sacrifice d'Abraham ?

Sinon, comment peut-on expliquer qu'un poète, fils de paysan, doué de raison et de talent, ait écrit un poème plein de sincérité qui glorifiait une époque de souffrances sanglantes de la paysannerie, une époque qui avait dévoré son père, un paysan travailleur, honnête et simple ?

Un des moyens qu'exerce le fascisme sur l'homme est l'aveuglement. L'homme ne peut croire qu'il est voué à l'extermination. L'optimisme dont faisaient preuve les gens alors qu'ils étaient au bord de la tombe est tout bonnement étonnant. Un espoir insensé, parfois vil, parfois lâche, engendrait une soumission du même ordre, une soumission pitoyable, parfois vile, parfois lâche.

Le soulèvement du ghetto de Varsovie, le soulèvement de Treblinka, le soulèvement de Sobibor, les petites révoltes des brenner, sont nés du désespoir.

Mais, bien sûr, le désespoir lucide et total n'a pas seulement suscité des soulèvements et de la résistance, il a également suscité une aspiration, inconnue de l'homme normal, à être tué le plus rapidement possible.

Des hommes se disputaient à qui passerait le premier dans les files d'attente devant les fossés sanglants ; on entendit une voix exaltée, folle, exultante même, crier :

— Yidn, n'ayez pas peur, rien de terrible, cinq minutes à passer et c'est terminé !

Tout, tout engendrait la soumission, l'espoir aussi bien que le désespoir. Les gens d'une même destinée ne sont pas forcément de même nature.

Il faut s'interroger sur ce qu'a dû voir et endurer un homme pour en être réduit à attendre comme un bonheur le moment de son exécution. Et en premier lieu ceux qui devraient s'interroger là-dessus, ce sont les hommes qui sont enclins à expliquer comment il aurait fallu combattre dans des conditions dont, par chance, ces, professeurs n'ont pas la moindre idée.

Etant établi que l'homme se soumet à une contrainte et à une violence infinies, il faut en tirer la déduction ultime, décisive pour la compréhension de l'homme et de son avenir.

La nature de l'homme subit-elle une mutation dans le creuset de l'État totalitaire? L'homme perd-il son aspiration à la liberté? Dans la réponse à ces questions résident le sort de l'homme et le sort de l'État totalitaire. Une transformation de la nature même de l'homme impliquerait le triomphe universel et définitif de la dictature de l'État, la conservation de l'instinct de liberté chez l'homme impliquerait la condamnation de l'État totalitaire.

Les glorieux soulèvements du ghetto de Varsovie, de Treblinka et de Sobibor, le gigantesque mouvement de résistance qui s'empara de dizaines de pays asservis par Hitler, les soulèvements qui eurent lieu après la mort de Staline à Berlin en 1953, en Hongrie en 1956 et ceux des camps de Sibérie et d'Extrême-Orient, les mouvements en Pologne, les mouvements étudiants pour la liberté de pensée dans de nombreuses villes, les grèves dans de nombreuses usines, tout cela a démontré que l'instinct de liberté chez l'homme est invincible. Il a été étouffé mais il a

toujours existé. L'homme, condamné à l'esclavage, est esclave par destin et non par nature.

L'aspiration de la nature humaine vers la liberté est invincible, elle peut être écrasée mais elle ne peut être anéantie. Le totalitarisme ne peut pas renoncer à la violence. S'il y renonce, il périclète. La contrainte et la violence continues, directes ou masquées, sont le fondement du totalitarisme. L'homme ne renonce pas de son plein gré à la liberté. Cette conclusion est la lumière de notre temps, la lumière de l'avenir.